

Cet insuccès le fit un peu rentrer en lui-même ; certains dimanches, on le vit à la messe à Saint-Louis, paroisse française de Tien-tsin ; parfois même il alla voir le Père Duquesne, procureur de notre mission.

Or, un soir de septembre 1917, il tomba subitement malade et fort gravement. En toute hâte, on le transporta à l'hôpital de la concession française, dirigé par les Sœurs de Charité. Trois de ses anciens disciples de Tai-ming vinrent l'y visiter dans la soirée, et, le trouvant au plus mal, lui parlèrent de Dieu, de l'éternité, du pardon des péchés, du baptême. Œn-tsou-yao ne manifesta ni résistance, ni assentiment, et les amis se retirèrent.

Durant la nuit, le mal fit des progrès effrayants. La bonne Sœur qui le veillait ignorait absolument les antécédents de son malade. Pourtant, voyant le danger, à tous risques, elle se mit à lui dire tout doucement :

“ — Mon cher ami, savez-vous qu'il y a un bon Dieu, qui vous aime, qui veut votre bonheur ?

“ — Oui, je sais, ma Sœur.

“ — Savez-vous que ce Dieu est prêt à vous pardonner tous vos péchés, si vous vous repentez ?

“ — Ma Sœur, aidez-moi à me repentir ”.

La Sœur, de plus en plus étonnée, comme elle le raconta au Père Duquesne le lendemain, l'aïda à faire son acte de contrition. Mot par mot, d'une voix haletante, mais d'un air pénétré, repentant, il répétait les paroles libératrices.

Il était minuit ; visiblement la vie s'en allait. La Sœur lui dit :

“ — Savez-vous ce que c'est que le baptême ? ”

D'une voix mourante, il balbutia :

“ — Je sais... donnez vite ! ”